



HAL
open science

Grand entretien : Leonora Miano

Michel Agier, Mélanie Gourarier

► **To cite this version:**

Michel Agier, Mélanie Gourarier. Grand entretien : Leonora Miano. Monde Commun, 2022. hal-03911258

HAL Id: hal-03911258

<https://hal.science/hal-03911258v1>

Submitted on 15 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Léonora Miano

Titre : « *Ce qui échappe aux catégories et pourtant existe* »

Grand entretien réalisé par Michel Agier et Mélanie Gourarier

Votre dernier essai *Afropea*¹ peut se lire comme un projet politique et intellectuel qui s'adresse aux Afropéens que vous décrivez comme des « mutants identitaires » et dont vous présentez les deux mondes qui les constituent tout en les critiquant, l'Europe et son occidentalité, et l'Africanité dont la notion elle-même a été créée par l'Occident. Puis vous écrivez : « il nous faut faire nos adieux à la race noire, cette affabulation vénéneuse, rêver de ne plus porter l'histoire coloniale, la dépasser », vous évoquez « l'impérieuse nécessité de nous rapprocher sur d'autres bases ». Mais quel est ce « nous » auquel vous vous adressez ?

C'est très clair. « Nous », ce sont les Africains et afro-descendants qui sont attachés à cette notion de race noire, de peuple noir, et qui ont créé non seulement des mythologies mais aussi de vraies expériences de solidarité, à travers et autour de l'identification raciale. Mais je la trouve défectueuse pour bâtir un projet. Cela peut-il être le socle d'un projet de vie, pour l'avenir, un projet que l'humanité aurait intérêt à voir prospérer ? Je n'en suis pas sûre et ne suis pas loin de penser le contraire. En Afrique subsaharienne, au sein de communautés anciennes, l'idée de race n'a pas de sens. Bien sûr, les gens savent que ces histoires de Noirs et de Blancs existent, et cela peut apparaître dans la relation avec une personne européenne. Mais dans le vécu quotidien, ce n'est pas une définition de soi valide, et ce n'est pas du tout un élément d'identification à l'autre. Au Togo où je vis, si vous dites à un Ewé que le Kikuyu du Kenya est son frère parce tous deux sont noirs, vous ne le convaincrez pas. Ces peuples ont des représentations du monde différentes, pas vraiment le même phénotype. Donc quand on dit « race noire » et « peuple noir », on gomme toutes les particularités à partir desquelles il faut travailler pour créer un projet solide, instaurer de la conversation entre les gens, mettre en lumière des raisons de vouloir être ensemble. Et ça ne peut pas être simplement une histoire de couleur.

Mais je comprends pourquoi, chez certains Afrodescendants, c'est tellement important. Ils vivent dans des sociétés qui non seulement ont été très durement racialisées, mais qui bien souvent – si on parle des sociétés coloniales des Amériques – se sont même

¹ Léonora Miano, *Afropea. Utopie post-occidentale et post-raciste*, Grasset, 2020

créées avec cette racialisation. Pour un afro-caribéen, un afro-brésilien, un afro-américain, la définition de soi à travers la notion de race est pertinente au regard de son expérience. Mais ce n'est pas du tout le vécu de toutes les personnes mélanodermes de cette terre. Et puisqu'on prétend créer une fraternité qui englobe à la fois Africains subsahariens et Afrodescendants, j'affirme que cette fraternité ne peut pas voir le jour à partir d'un élément qui est d'abord un stigmaté de l'histoire.

C'est une blessure d'avoir été fait noir, brutalisé et réifié parce que noir. Peut-on alors bâtir un projet d'avenir autour de la blessure ?

Noirs de France, Noirs d'Europe, l'identification raciale s'est imposée dans le rapport à l'Europe – aux Blancs. Vous voulez vous en débarrasser parce qu'elle fait problème. C'est cette identité qui est à recomposer, à redéfinir ?

Je pense que le problème des personnes afro-descendantes en Europe, ou les personnes noires en Europe, c'est d'appartenir à un espace très ancien, et qui a encore aujourd'hui, s'il le désire, toute latitude pour se raconter sans mentionner leur présence. L'histoire de l'Europe est très ancienne. En France, on peut raconter presque deux mille ans d'histoire sans parler de personnes un jour venues d'Afrique et ayant un phénotype différent. Cette histoire est déjà tellement riche. Donc cela crée des personnes qui – à l'inverse de tous les Afro-américains, qu'ils soient brésiliens ou tous les Noirs d'Amérique – appartiennent à un espace qui peut les ignorer. Alors qu'on ne peut pas raconter l'histoire des Etats-Unis d'Amérique sans mentionner la présence de cette population venue d'Afrique ; on ne peut pas raconter le Brésil sans cela. Ces pays-là sont nés des conquêtes coloniales. Et les autochtones ont bien souvent été relégués dans les marges quand ils n'ont pas totalement disparu. C'est pourquoi, dans un pays comme les Etats-Unis, tout le monde est un peu venu d'ailleurs en fin de compte. Et quand on parle de minorités au pouvoir aux Etats-Unis, on parle des Noirs et de tous les autres, mais personne ne fantasme sur le fait qu'il puisse y avoir un jour un Président amérindien. C'est mon grand fantasme, mais c'est parce que je suis romancière, je rêve même d'une présidente amérindienne ! De façon générale, cela n'existe dans l'imaginaire de personne...

Maintenant, ~~il va y avoir~~ il y a une ministre amérindienne.

Il serait temps ! Car ce sont les personnes les plus oubliées, et pourtant ce sont ceux qu'on a trouvés sur place. Alors qu'en France, ceux qu'on a trouvés sur place, ils sont toujours là, ils sont très actifs, ils ont produit une descendance qui a une mémoire, qui ne va pas disparaître comme ça. Donc cela crée une autre expérience noire, qui n'est pas la même que celle d'un Noir des Amériques. Et pour qu'elle soit parlée avec efficacité, regardée dans toute sa complexité, il faut la nommer. Je n'ai pas inventé le mot Afropéen, il m'a séduite pour ce qu'il évoquait lorsque je l'entendais.

Vous dites que vous avez écrit ce livre en pensant à votre fille, qui est donc née en Europe avec une ascendance en Afrique...

Elle est très française !

A quel niveau d'extériorité vous situez-vous par rapport à cette identité un peu contradictoire ? On a l'impression que si vous avez voulu écrire sur les Afropéens, tout en disant que vous n'étiez pas vous-même concernée ou sujet de cette histoire, vous avez tout de même un rapport très intime avec elle – que ce soit par votre parenté, ou votre expérience puisque vous avez vécu longtemps en France...

C'est justement parce que j'ai vécu longtemps en France que je peux dire avec pas mal de certitude que cela n'a pas fait de moi une Afropéenne.

Justement, expliquez-nous ça, quelle différence faites-vous ?

Je suis arrivée en France après le bac, j'étais faite. Sur le plan de l'identité, j'étais exactement telle que je suis aujourd'hui. J'avais tout ce vécu africain qui, en dépit de toutes les difficultés qu'il y a dans nos pays, vous donne une force. Parce que, justement on n'a pas mis d'entraves à vos possibilités sous prétexte que vous êtes noire, on ne vous a même jamais dit cela. Quand vous alliez à l'école, vos profs dans toutes les matières étaient du même pays, avaient la même tête. Dans la société vous voyiez des gens ayant le même visage que vous exercer tous les métiers. Donc tout était possible. Et vous saviez que les truands et les gens biens avaient aussi la même tête. Même sans y penser, cela permet de se projeter d'emblée dans tous les possibles de l'humanité. Quand je suis arrivée en France, il n'y avait pas de limite à ce que je pouvais accomplir. Je me savais bien formée, intelligente, je n'avais pas

l'idée que quoi que ce soit puisse m'être interdit parce que j'étais noire. Mais j'ai rencontré des gens qui n'entraient pas dans certains cafés ou restaurants parce qu'ils pensaient que la couleur de leur peau les ferait remarquer, qu'ils n'avaient pas le droit, que ce n'était pas leur place. Au contraire, quand un Africain vient en France, ce sont les endroits chics qu'il veut connaître parce que c'est ça la France ! S'il a la possibilité de se rendre dans le restaurant le plus huppé et de boire les meilleurs vins, vraiment, il n'hésitera pas. Il ne se dira pas que ce n'est pas sa place parce qu'il est noir. En tout cas, cela donne cette conscience de sa valeur en tant qu'être. Avant qu'on vous dise que vous appartenez à un groupe humain qui a été défavorablement racialisé à travers l'histoire et qu'on a tellement fait souffrir, vous êtes une personne. Et vous avez le temps de connaître vos possibilités. Je tiens à préciser que c'est le cas même si vous avez été élevé dans un village. Je peux prendre mes collègues écrivains africains publiant des livres en France, tous ne sont pas nés et n'ont pas évolué dans le même type d'environnement familial que moi. On peut toujours me dire que ma famille était un peu particulière : mes grands-parents ont fait des études, mes parents étaient allés en France jeunes, avec les leurs. Alors prenons les autres, ceux qui ont grandi dans des villages et qui n'ont pas été élevés dans le même milieu : ils n'ont pas plus de complexes que moi. D'ailleurs, ils prennent les places que d'autres hésitent à prendre, parce qu'ils ne s'interrogent pas sur leur légitimité à les occuper. Pour ceux de ma génération, et celles qui ont précédé – je dis pour nous parce que je constate quand-même que, comme partout, le niveau des étudiants en Afrique subsaharienne aujourd'hui a beaucoup baissé par rapport au notre à l'époque –, lorsque nous arrivions en France, nous étions très bien formés. Nous n'étions pas à la traîne, en tout cas pas plus que les Français. On pouvait être meilleurs et cela m'est souvent arrivé. Les études, c'est très important pour les Africains. Ils savent qu'il faut en faire si possible, et qu'il faut travailler beaucoup. On n'a pas de complexe vis-à-vis de ce qui nous est autorisé. Le fait de grandir en situation de minorité peut, à l'inverse, engendrer des problèmes.

Deux auteurs ont écrit dans ce sens : Pap Ndiaye² dit qu'en effet, c'est la condition de minorité qui détermine tout le reste, donc dans un contexte et de manière relationnelle, et de son côté Achille Mbembe³ a évoqué le « sujet de race », celle ou celui qui a à vivre avec ça, avec cette histoire. L'Afropéen, selon vous, serait celui qui doit encore se débrouiller avec cette affaire de race, dans cette histoire et ce contexte ? Vous

² Pap Ndiaye, *La Condition noire. Essai sur une minorité française*, Gallimard, 2009.

³ Achille Mbembe, *Critique de la raison nègre*, La Découverte, 2013.

dites que venant d’Afrique déjà formée, vous-même n’étiez pas prise dans cette relation perverse.

Non, et même pour les actes de racisme ou réflexions racistes que j’ai pu vivre, j’ai mis un temps fou à mettre le mot racisme dessus parce que je n’y pensais pas. Je me disais que les gens étaient mal lunés ou qu’ils étaient un peu bêtes mais je n’ai jamais pris cela pour moi et cela ne m’a jamais atteinte. Un Afropéen aurait su tout de suite et l’aurait ressenti très violemment. Ce n’est pas tellement la question de la race mais le fait de savoir que celui qui vous fait violence, qui vous fait du tort, qui nie votre présence, est en réalité un frère. Le problème de nos enfants grandissant en Europe, c’est qu’ils doivent passer leur temps à affronter les leurs, à se justifier auprès des leurs d’être là. Celui qui vous posera la question de savoir d’où vous venez et qui le fera parce que vous avez cette couleur, n’est jamais un étranger. C’est toujours un Français comme vous, et c’est ça qui fait mal.

Quand vous grandissez et qu’il faut rencontrer un peu de compétition, entrer dans le monde du travail etc., vous êtes durement confronté à cette question. Je l’ai vu avec ma fille. Ça a commencé au moment du stage de Troisième où il fallait chercher un stage en entreprise, les enfants devaient écrire des courriers aux entreprises, et ma fille rêvait d’une entreprise un peu particulière. Elle rêvait d’un stage dans un magazine féminin qu’elle aimait beaucoup. Ses courriers sont restés sans réponse, même négative. Je n’ai pu la persuader du fait que ce n’était pas à cause de son prénom. Dans ma génération, on n’a pas souvent donné à nos enfants des prénoms européens comme l’avaient fait nos parents. Parmi mes connaissances, personne n’a donné de prénom européen à ses enfants. Ma fille porte donc un prénom remarquable qui la distingue, même si on ne l’a jamais vue. Ça a été la première petite déception, et elle en a eu d’autres plus tard à l’université, quand il a fallu trouver des stages. J’ai vu cette question s’imposer à elle de plus en plus. Petite, elle ne se l’était pas posée. C’est donc ce conflit-là avec des gens qui sont vous, qui sont une partie de vous-même et dont vous ne pouvez divorcer, qui est la chose la plus violente. Bien plus que le fait d’être mal regardé parce qu’on est noir.

Est-ce cette extériorité, que vous-même avez par rapport à tout cela, qui explique que vous soyez maintenant installée au Togo et non plus en France ? Est-ce que vous vous éloignez de la France à cause de cela ?

Je ne sais pas si c'est à cause de cela, et je ne sais pas si je me suis éloignée de la France. Je me suis plutôt rapprochée de l'Afrique, qui me manquait. C'est quelque chose d'irrationnel, peut-on vraiment expliquer ce qu'on a dans les tripes ? Les cinq dernières années que j'ai passées en France ont été parfois inconfortables, vivre en Afrique était un besoin viscéral. J'en ai été malade, littéralement, jusqu'au jour où j'ai décidé de faire mes valises. Pourquoi ai-je tant tardé ? Justement parce que j'avais une enfant, que j'ai élevée seule, et je suis un peu une maman-poule. Je me demandais comment on ferait si j'étais loin et que ma fille avait un problème. J'ai donc mis du temps à me décider pour cette raison. Mais ce n'était pas m'éloigner de la France, c'était pour me retrouver en Afrique. Je n'ai pas de rapport conflictuel avec la France parce que je ne la lie pas à son histoire coloniale. Elle va sans doute finir par s'en sortir de cette histoire. Elle a un peu de mal, mais la France a précédé la colonisation. Quand je pense à la France, je ne pense pas d'abord à la colonisation, je ne pense pas d'abord à Emmanuel Macron et au fait qu'il soit le énième chef d'Etat français à avoir du sang africain sur les mains. La France appartient autant aux gens qui ont voulu la colonisation qu'à ceux qui l'ont combattue. On oublie beaucoup cela. Même s'ils n'étaient pas la majorité à l'époque, ils ont existé, ils se sont battus. Ils ont refusé de voir leur pays se fourvoyer.

Peut-être que je peux avoir cette distance parce que je viens d'Afrique et que je ne suis pas dans le même type d'intimité avec un pays qui me nie. D'ailleurs la France ne me nie pas : elle m'a tout donné, précisément parce qu'elle ne m'a pas faite. Les écrivains noirs les plus en vue en France ne sont pas « made in France », ils viennent d'Haïti, qui a battu la France et l'a boutée hors de ses terres, ou d'Afrique subsaharienne francophone. Ils appartiennent très rarement aux minorités franco-françaises qui ont grandi là et dont la France est vraiment le premier espace de référence. Nous sommes, nous, des privilégiés en France. La France a un désir d'Afrique qui ne se dément pas, une passion pour l'Afrique incroyable. On a vu que le Goncourt des lycéens cette année était allé à une romancière camerounaise⁴. Son roman a été publié d'abord au Cameroun dans une petite maison d'édition camerounaise, avec un titre précis⁵. Puis une maison d'édition française achète les droits de ce roman, ce qui lui permet de concourir avec les écrivains français. Mais à l'origine, ce roman est une publication africaine. On est venu jusque-là chercher un auteur, alors qu'on fait très rarement cette démarche vis-à-vis ne serait-ce que des écrivains réunionnais. Combien d'écrivains

⁴ Djaïli Amadou Amal, *Les impatientes*, Paris, éditions Emmanuelle Collas, 2020.

⁵ Djaïli Amadou Amal, *Munyal, les larmes de la patience*, Yaoundé, Éditions Proximité, 2017, Prix Orange du Livre en Afrique 2019 et Prix de la Presse panafricaine 2019.

réunionnais le grand public français connaît-il ? Très peu, voire aucun. Il y en a pourtant. Et ne parlons pas des écrivains kanaks. Rappelons que le Goncourt de Patrick Chamoiseau⁶ date de 1992, et que depuis, le Goncourt 2021 est allé à un Africain⁷. Il y a donc entre la France et l'Afrique une relation très forte, qui est parfois compliquée parce qu'elle est aussi faite de beaucoup d'affects, c'est un rapport d'amour-haine. Mais quand on vient d'Afrique, on n'éprouve pas le même malaise que quand on est un Noir français qui est souvent très en conflit avec son pays.

Votre réflexion sur Afropea dessine ce que vous appelez « une voie inédite » avec la dualité qui la constitue. Cette dualité qui constitue l'Afropéen n'est-elle pas précisément ce qu'on pourrait appeler le passage de la frontière, le trans-, au sens du transport, du transfert, d'un moment trans- mais qui n'arrive nulle part. On a l'impression en vous lisant qu'Afropea est un espace mental, un monde imaginaire sans lieu, littéralement une utopie.

Pour l'instant, c'est encore cela, et cela le restera pour une bonne part. Une utopie, oui, parce qu'il y a encore beaucoup de ressentiment, de conflits intimes non résolus, et que, pour faire advenir Afropea telle que je le pense dans la réalité, il faut vraiment arriver à pacifier, à l'intérieur puis à l'extérieur de soi par ses engagements, des termes qui se trouvent encore très opposés voire contraires. Il faut arriver à d'abord accepter que nous sommes la même humanité, qui produit peut-être des cultures, des codes sociaux donc des manières d'exprimer différemment des choses universelles, mais que ce sont là des différences... ne disons pas de surface parce qu'elles comptent beaucoup pour les gens, mais il y a une vérité au-delà, et nous la partageons tous. Pour être un bon Afropéen, il faut vraiment croire à l'unité du genre humain et être donc capable de tirer des deux parties dont on est constitué le meilleur. Il s'agit de ne pas se dire en permanence « il y en a une qui est tout le temps victime de l'autre ». Je ne crois pas que sur la durée, on puisse être seulement victime de l'autre.

C'est une relation...

Oui, c'est toujours une relation. Et une relation dysfonctionnelle n'est jamais la faute d'une seule personne, ni au niveau individuel, ni au niveau collectif. Afropea accepte cela,

⁶ Patrick Chamoiseau, *Texaco*, Paris, Gallimard, 1992.

⁷ Mohamed Mbougar Sarr, *La plus secrète mémoire des hommes*, Paris, éditions Philippe Rey/Jimsaan, 2021.

comprend que ce sont les humains qui font l'histoire, qu'il n'y a de perfection nulle part, que les deux parties peuvent apporter de belles choses, et choisir ces belles choses pour se constituer.

Etes-vous alors vous-même aussi éloignée d'Afropea que vous le dites, ou de « Panafropea » qui est encore autre chose ? Panafropea, c'est tout le monde des diasporas ?

Oui, Panafropea, ce serait cela. Moi, je serais plutôt panafricaniste. Panafropea congédie l'idée souvent hypothétique d'un retour en Afrique pour les Afropéens, d'une capacité de tous à habiter l'Afrique seulement parce qu'on a des ancêtres africains. C'est faux, et bien souvent, le premier voyage en Afrique achève de les en convaincre. Si on se sent, dans son pays, une trop petite minorité, pourquoi ne pas se rapprocher d'autres Afropéens et inventer quelque chose ensemble à proposer à cette Europe qui a des millénaires d'âge et qui aurait bien besoin de sang nouveau ? Cependant, on ne peut lui apporter que si on accepte de lui appartenir. Il faut dépasser le ressentiment pour aller vers les autres qui ont peut-être du mal à sortir de leurs habitudes, mais dont certains ne demandent que cela. Je ne pense pas que les gens soient farouchement opposés à la fraternité. Il est difficile de demander à une société de changer en lui disant tous les jours qu'on ne l'aime pas et qu'on ne lui appartient pas. Ça vous retire de la légitimité. Je suis un peu baldwinienne de ce point de vue. James Baldwin était très critique vis-à-vis des Etats-Unis et du racisme, mais il disait : je critique passionnément l'Amérique parce que je l'aime passionnément. Pour critiquer avec passion, c'est-à-dire en pensant que cela peut amener des transformations positives, il faut un peu aimer. Je ne parle pas simplement d'un sentiment, je parle d'une attitude vis-à-vis de ceux qui vous entourent. Ne pas considérer le moindre Blanc comme un colon qui vous veut du mal et souhaite vous détruire.

Vous parlez du caractère heureux de la rencontre. Ce point de rencontre, s'il peut être violent contient aussi une forme de vitalité, de potentialité voire de créativité. Dans *Habiter la frontière*⁸, vous défendez une approche de la réparation qui ne masque pas la cicatrice, mais la révèle comme autant de champ de possibles insoupçonnés.

Je crois nécessaire de penser la question de la réparation pour tous les protagonistes de l'histoire. La violence issue de cette rencontre coloniale est pour tout le monde, même si une des parties semble ignorer celle qui s'est abattue sur elle. Lorsqu'on travaille à l'avilissement de l'autre, à son assujettissement, on ne peut pas en sortir indemne. On se blesse soi-même. Il y a à réparer chez tous. Quelle que soit la manière dont se produisent les rencontres, quelque chose continuera. Une expérience de mort précède celle d'une renaissance. Il se passe toujours quelque chose au-delà de la douleur. J'essaie de contempler cet autre moment, la suite de l'histoire, et lui trouve, en dépit de la manière dont elle a commencé, une grande beauté. D'où serait venu le jazz ? D'où seraient venues certaines esthétiques ? Il ne s'agit pas de célébrer la violence mais la capacité de l'humain à transcender sa douleur, à survivre et à inventer quelque chose de neuf quand il était censé disparaître. Dans l'histoire coloniale inachevée de la France qui demeure au cœur du rapport compliqué qu'elle entretient avec ses minorités dans l'hexagone, mais aussi dans les parties non européennes de son territoire, réparer l'histoire serait accepter de se définir en tenant compte de toutes ces présences et accepter d'avoir été modifié en conviant ces présences à l'intérieur de soi. Ce serait formidable que le pays arrive, chaque fois qu'il se raconte, à mentionner les altérations qui se sont produites en lui du fait de sa relation avec toutes ces populations dont il a désiré quelque chose. La France est exceptionnelle à cet égard. Si on va de Paris jusqu'en Nouvelle Calédonie, il y a presque le monde entier en France. Et la France a bien eu ce fantasme d'être un « pays-monde » tant que les autres devaient lui être soumis. Il faudrait maintenant montrer la réalité de ce pays-monde et inventer ensemble ce que ça pourrait donner de cohérent. Les désirs de puissance de ce pays l'ont amené vers d'autres qui sont restés en lui.

Dans le premier volume de *Crépuscule du tourment*⁹ on fait la connaissance d'Amok, raconté successivement par sa mère, la femme qu'il aime, la femme avec laquelle il vit et sa sœur. Par ce procédé littéraire, Amok devient un personnage multiple et ambivalent qui contient plusieurs voix parfois opposables mais qui se rejoignent pour dessiner un individu singulier.

Je produis simplement des textes qui me ressemblent. J'ai des appartenances multiples et suis toujours très malheureuse quand on me restreint. C'est une violence. Si je me sens et me pense africaine, c'est à ma manière qu'il me faut l'exprimer. Depuis l'enfance, j'ai une

très grande conscience de ma singularité et de la solitude qui va avec. Je n'ai pas de bande. Je produis des textes qui restituent cet état intérieur. J'ai besoin de regarder le dessous des cartes, d'entendre ce qui ne peut être dit tout de suite, de trouver de la noblesse chez des êtres éminemment imparfaits, voire des êtres qui commettent des actes répréhensibles. Il me faut du contraste, la vérité se situant plus souvent de ce côté-là. *Crépuscule du tourment* est un roman un peu particulier car il devait remplir un objectif personnel. Cette multiplicité des points de vue était nécessaire pour répondre à la question qui se posait à moi. Cette multiplicité ne porte pas sur ce personnage et son histoire, mais sur l'expérience des femmes. Il était intéressant qu'un personnage masculin suscite l'énonciation de cette expérience sans en être le sujet.

On peut même se demander si Amok n'est pas un personnage féminin.

Amok, c'est moi. Depuis que je l'ai créé, c'est mon double littéraire. Il n'y a aucun personnage féminin qui soit aussi proche de moi qu'Amok.

Et pourtant c'est un homme.

Absolument. Mais vous savez que nous avons tous une énergie féminine et une énergie masculine. Les Africains le savent encore. Un personnage littéraire masculin, ce n'est pas un homme.

Dans *Afropea* vous évoquez la nécessité de revenir à une histoire et à une spécificité africaine du rapport aux minorités sexuelles qui existait avant la colonisation.

L'homosexualité n'était pas réprimée autant. Du moins, je n'ai pas trouvé de cas où elle l'ait été de façon aussi brutale qu'elle l'a été depuis la colonisation où elle suscite des réactions absolument délirantes. Bien sûr, comme ailleurs, les sociétés africaines en ont eu un traitement qu'on peut qualifier de peu satisfaisant aujourd'hui, mais on trouve, notamment en Afrique centrale, des populations qui avaient codifié ces relations en leur donnant une place sans les réprimer. Pour résoudre les situations de violence très graves que rencontrent aujourd'hui les minorités sexuelles et de genre en Afrique, le discours des droits de l'Homme ou des libertés individuelles ne suffira pas. Il faudra rappeler aux personnes que leurs sociétés ancestrales ont connu cela et que leurs ancêtres l'ont accepté. Dans ce contexte, il est non

seulement important de rappeler l'histoire de ces sociétés, mais aussi de retrouver ou de trouver un vocabulaire propre. Par exemple des femmes qui aiment des femmes en Afrique n'ont pas à recourir terme « lesbienne ». Celui-ci renvoie à Lesbos qui est une île grecque, donc européenne. Pour une femme, aimer une autre femme, la désirer, serait donc forcément européen ? S'il n'y a plus de mot dans l'espace de référence des gens pour parler d'une réalité qui est intimement la leur, cela devient très problématique. Dans ces domaines en particulier j'invite ici à une désobéissance épistémologique. Il faut exhumer le langage des sociétés ou leur permettre de le créer.

Vous parlez ici de la nécessité de l'invention de la langue. Dans *Rouge impératrice*¹⁰ vous faites ce qu'on appelle du roman d'anticipation. Vous inventez un monde, Katiopa et le pays est dirigé par un Mokonzi. Vous enseignez une langue qu'on apprend au fur et à mesure de la lecture : que peut, finalement, la littérature ?

Dans ce texte-là ce procédé d'invention était absolument nécessaire puisqu'il fallait créer un environnement panafricain, marquer sa singularité et son ancrage africain, tout en reconnaissant les apports déjà anciens des présences non africaines. Qu'est-ce que ça pouvait donner ? *Rouge Impératrice* m'a permis de réfléchir très sérieusement à la mise en place d'un projet panafricain en me le représentant. Comment est-ce que ça peut marcher ? Dans quel type d'espace ? Est-ce qu'on peut vraiment l'étendre à tout le continent, et si on fait ça *quid* des identités organiques ? Peut-on imaginer un brassage culturel inter-africain qui ne s'est toujours pas fait par ailleurs ? Je continue ce travail d'exploration car *Rouge Impératrice* n'est que le début d'un travail plus ample.

Pour vous répondre sur la question de la réinvention de la langue, je ne suis pas pour l'effacement mais pour l'apport. Depuis quelques années j'aimerais mener une réflexion collective autour d'un langage qui nous permette de sortir de la racialisation, au moins dans le vocabulaire. Ce qui rend la rencontre entre l'Afrique et l'Europe tellement particulière et, à certains égards, encore douloureuse, c'est cette histoire de racialisation. C'est le fait qu'à un moment de l'histoire on ait dit : ceux-là sont des Noirs. Les corps et les imaginaires ont donc été racialisés. Je voudrais vraiment trouver les termes qui nous permettent aujourd'hui de parler de nous-mêmes, de qui nous sommes, sans que ces mots renvoient à cette histoire de la race.

Au-delà des mots, ou plutôt avec les mots vous travaillez la sensualité de vos textes. Il y a dans les sonorités, dans les atmosphères, dans le rythme et l'accord des mots quelque chose qui groove. Dans votre essai *L'impératif transgressif*¹¹ vous dites « prendre le parti de la sensualité lorsque le monde s'effondre, lorsque le bruit et la fureur nous accablent, peut constituer une déclaration politique ». Votre groove littéraire est donc aussi politique ?

Parler de l'intimité des êtres est aussi politique que parler de la guerre ou des plans sociaux. Qu'est-ce qui est au cœur de notre expérience commune sinon la question de l'intime ? Pour tous les groupes humains ou les catégories sociales qui se sont senties marginalisées et qui l'ont été, la réappropriation de soi la plus puissante passera par l'intime. J'en fais souvent l'expérience d'ailleurs. Je m'aperçois que pour une personne comme moi qui vient d'Afrique, pour une femme noire, parler des questions ouvertement politiques, difficiles et douloureuses, est finalement attendu. Je suis à ma place en faisant cela. Quand j'écris une histoire d'amour comme dans *Rouge Impératrice*, quand je m'intéresse aux sentiments de mes personnages ou que j'écris des scènes de sexe torrides, je transgresse. Je ne devrais parler que de cris et de lamentations parce que c'est censé être mon histoire. Je ne devrais pas être en mesure de congédier ma peine. L'auteur du Sud est perçu comme un être en souffrance et on attend de lui qu'il vienne nous chanter son blues. Dès qu'il fait autre chose, il désarçonne. J'ai proposé un texte à un directeur de théâtre d'une grande scène parisienne qui, par ailleurs, aime beaucoup mon travail. Mais ce texte ne lui a pas plu. Il m'a dit ne pas y retrouver le gouffre car j'y parle d'apaisement et de guérison. Je crois justement à la nécessité de travailler de façon apaisée. Je voudrais participer maintenant à un autre moment de l'histoire où il est possible de se retrouver. Pour les personnes qui ont été mal regardées, il est subversif de leur restituer une jubilation qui ait à voir avec la sensualité, la sexualité. Le désir et la joie des corps qui se rencontrent est une dimension souvent absente des littératures produites par les auteurs africains et afrodescendants. Cette dimension heureuse de la rencontre des corps m'a tellement manqué que j'ai suscité des textes auprès d'auteurs africains et antillais pour les recueils que j'ai dirigés : *Première nuit, une anthologie du désir* et *Volcanique, une anthologie du plaisir*¹². Pour moi c'est très important.

11

12

Vous parliez du groove dans mes livres. Je cherche en effet toujours une musicalité. Dans *Crépuscule du tourment*, chacune des voix a son phrasé et son vocabulaire. Je n'ai jamais voulu être écrivaine, et veux toujours faire du Music-Hall quand je serai grande. Ma vraie vie c'est d'être chanteuse.

Dans *Crépuscule du tourment* Mabel est une femme trans dont tombe amoureux Amok. Le sujet est de nouveau celui de la rencontre. Vous décrivez comment cette rencontre bouleverse aussi la façon dont les corps s'habitent. Elle produit une ouverture sur des désirs, des rapports à soi encore inconnus et qui révèlent les personnages.

La *queerness* n'est pas forcément ce qu'on imagine. Malheureusement, aujourd'hui la catégorie trans est très figée. J'aime plutôt l'idée du trouble, de ce qui ne peut vraiment être nommé, de ce qui échappe aux catégories et qui pourtant existe. Ce personnage tout en fragilité de Mabel s'impose avec puissance et grâce. Je la trouve divine Mabel. Dans mon imaginaire, la divinité est nécessairement androgyne. Mabel est une déesse qui vit parmi les humains. Seuls les gens sensibles la reconnaissent. Quand je parle de sexualité frontalière, je parle de celle qui échappe aux catégories. Pour les personnes de ma génération, *queer* c'était justement ce qui ne pouvait avoir de nom. J'aime l'idée d'une complexité qui ne parvient pas à s'exprimer car elle échappe à notre connaissance. Je me permets d'imaginer de telles histoires et de tels personnages car ce sont des choses qui sont peu racontées dans ces contextes-là et avec ces corps-là. Je sais que je choque beaucoup d'Africains, mais j'en apaise d'autres qui se reconnaissent. Il faut raconter l'humanité avec le visage de tout le monde.